

VALIDITÉ DU SENS OU IDÉALITÉ DES SIGNIFICATIONS ?

Rickert et Husserl : deux variétés de « logique pure »

Arnaud Dewalque

P.U.F. | *Les études philosophiques*

2008/1 - n° 84
pages 97 à 115

ISSN 0014-2166

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2008-1-page-97.htm>

Pour citer cet article :

Dewalque Arnaud, « Validité du sens ou idéalité des significations ? » Rickert et Husserl : deux variétés de « logique pure »,
Les études philosophiques, 2008/1 n° 84, p. 97-115. DOI : 10.3917/leph.081.0097

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VALIDITÉ DU SENS
OU IDÉALITÉ DES SIGNIFICATIONS ?
RICKERT ET HUSSERL : DEUX VARIÉTÉS
DE « LOGIQUE PURE »

Dans les pages suivantes, je voudrais examiner un certain débat qui est apparu peu après 1900 autour de l'idée de « logique pure » (*reine Logik*). Ce débat, qui a opposé Heinrich Rickert à Edmund Husserl, porte sur le statut des formations logiques et, plus spécialement, sur le genre d'« objectivité » qu'il convient d'attribuer aux « propositions » (*Sätze*). Comme on sait, Husserl soutient que le logicien n'a pas affaire à des actes psychiques, mais bien à des « significations idéales » qui constituent les corrélats intentionnels de ces actes. De ce point de vue, on peut encore dire que, dans l'attitude logique, les propositions sont elles-mêmes des « objectivités idéales » comparables, en cela, aux objectivités mathématiques. Or cette idée, sur laquelle s'est édifiée toute la conception husserlienne de la logique pure, n'en contraste pas moins avec une autre variété de logique pure défendue à la même époque par Heinrich Rickert. Ce dernier soutient en effet – contre Husserl – que la logique ne se préoccupe pas des significations à titre d'objectivités idéales, mais seulement du « sens » propositionnel qui « vaut » (*gilt*) et qui est déterminé par la valeur « vrai ».

Naturellement, on peut se demander s'il ne s'agit pas là, au fond, d'une différence seulement terminologique. Rickert appellerait simplement « validité du sens » (*Geltung des Sinnes*) ce que Husserl nomme de son côté « idéalité des significations » (*Idealität der Bedeutungen*). Ces deux expressions serviraient alors à désigner une seule et même chose – à savoir, le rejet du psychologisme logique. Comme je tâcherai de le montrer, une telle lecture ne résiste toutefois pas à un examen détaillé. Il est certes tentant de réduire la fondation de la logique pure au rejet du psychologisme logique, mais on oublie alors que celui-ci ne constitue à vrai dire que le versant *négatif* du problème. Ramené à sa plus simple expression, l'antipsychologisme logique consiste à soutenir que les « objets » auxquels a affaire le logicien *ne* sont *pas* des actes psychiques ni des composantes psychiques du vécu. Mais, en posant cela, on ne dit pas encore ce que sont exactement ces « objets » très particuliers qui constituent le domaine thématique de la logique ; on n'affirme rien à leur sujet, si ce n'est leur caractère « in-temporel » (non psychique), donc encore un caractère

négatif qui est susceptible d'être compris de différentes manières. Or c'est précisément sur cet aspect que porte le débat entre Husserl et Rickert.

La thèse que je défendrai ici est que la conception rickertienne, en dépit de son évidente proximité avec celle de Husserl, n'en constitue pas moins une « autre variété » de logique pure, qui s'écarte de la logique pure husserlienne sur plusieurs points précis. Après avoir retracé le contexte général du débat, je montrerai que Rickert partage l'antipsychologisme logique de Husserl tout en refusant sa théorie des significations. L'examen de ce point m'amènera notamment à revenir sur ce qu'il convient d'appeler l'« affaire Palágyi », qui présente à cet égard un caractère particulièrement éclairant.

1. Remarques préalables sur le débat entre Husserl et Rickert

Comparativement au débat Husserl-Natorp¹, le débat Husserl-Rickert – qui réapparaît actuellement sur le devant de la scène philosophique² – est encore insuffisamment clarifié. Comme on sait, ce débat est alimenté par plusieurs motifs qui sont tirés, pour la plupart, non pas du premier tome des *Idées directrices* (1913), mais bien des *Recherches logiques* (1900-1901). Dans son célèbre article de 1933 sur la critique néokantienne de Husserl, Eugen Fink tirait argument de ce constat pour écarter les objections des néokantiens en soulignant qu'elles prenaient pour cible un écrit programmatique auquel faisait encore défaut la méthode, centrale, de la réduction phénoménologique³. Pour convaincante qu'elle soit, cette argumentation ne semble pas non plus à l'abri de tout reproche. Il est frappant, notamment, de voir que Fink se réfère exclusivement aux critiques émises par les disciples de Rickert, Rudolf Zocher et Friedrich Kreis, en se dispensant, par un tel raccourci, de remonter à l'origine de ces critiques – en particulier à l'article de Rickert intitulé *Zwei Wege der Erkenntnistheorie* (1909), qui doit manifestement être lu comme une prise de position envers Husserl (et pas seulement envers Emil Lask). En ce sens, il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer que Fink a laissé dans l'ombre toute une partie du débat. L'étude fameuse d'Iso Kern, qui évite cet écueil et examine en outre l'opposition des deux auteurs sur le terrain de la « théorie de la science », n'offre pas non plus une vue d'ensemble de la critique rickertienne, mais traite essentiellement de la contre-critique de

1. Pour une analyse de ce débat sur le terrain de la logique pure, voir surtout R. Brisart, « La logique de Husserl en 1900 à l'épreuve du néokantisme marbourgeois : la recension de Natorp », dans *Phänomenologische Forschungen*, 7 (2002), p. 183-204, et M. Ferrari, « Cent ans après. Husserl, Natorp et la logique pure », dans *Philosophie*, 74 (2002), p. 40-57.

2. Je pense en particulier à l'étude de Ch. Krijnen, « Eine logische Unstimmigkeit im Begründungsverhältnis von subjektiver und objektiver Logik bei Husserl », dans H.-R. Sepp (éd.), *Husserl heute*, à paraître.

3. Cf. E. Fink, « Die phänomenologische Philosophie Edmund Husserls in der gegenwärtigen Kritik », dans *Kant-Studien*, 38 (1933), p. 319-383, réédité dans *Studien zur Phänomenologie 1930-1939*, Den Haag, 1966, p. 79-156 ; trad. franç. D. Frank dans E. Fink, *De la phénoménologie*, Paris, 1975.

Husserl, consignée dans une série de notes datées de 1910 sur les *Zwei Wege* de Rickert¹.

Selon moi, la critique rickertienne de Husserl repose à l'origine sur trois motifs principaux qui relèvent respectivement de la théorie de la connaissance, de la « psychologie » et de la logique pure² :

a) Un premier motif de divergence est l'articulation fonctionnelle, au sein de la théorie de la connaissance, entre l'étude des actes et l'étude du sens. Sans rentrer dans le détail, on peut dire que Husserl considère que la logique ne peut être fondée ultimement qu'en recourant à une « psychologie descriptive » (phénoménologie), alors que Rickert maintient la logique comme instance fondatrice ultime au sens de Kant. Ainsi, à la remarque de Husserl selon laquelle la psychologie transcendantale des néokantiens « est bien *aussi* une psychologie », Rickert répond que « même la phénoménologie est une psychologie transcendantale » et que, en tant que telle, elle a besoin d'être fondée sur une logique transcendantale³. C'est en direction d'une telle logique transcendantale que Rickert s'est efforcé de rediriger la « logique pure » husserlienne, tout comme l'avait fait Natorp dans sa recension des *Prolegomènes*. Bien entendu, étant donné que la connaissance implique par essence un acte subjectif – l'acte de connaître, assimilé depuis Kant à l'acte de juger –, l'élucidation critique de la connaissance ne peut pas se faire sans une certaine forme de psychologie. Mais, pour Rickert, une telle psychologie (qui doit être une psychologie *philosophique*) ne peut échapper à l'empirisme qu'à la condition de présupposer des formations logiques objectivement valides qui, elles, ne peuvent plus être élucidées à l'aide d'une investigation psychologique, mais seulement au moyen d'une investigation logique. Il y a donc, pour Rickert, un primat de la logique pure-transcendantale sur la psychologie, ce qui lui rend inadmissible l'idée d'une fondation à la fois « dernière » et « phénoménologique » de la connaissance, telle qu'elle est revendiquée dans le tome II des *Recherches logiques*. – Cette première opposition massive a été réactivée très récemment par Ch. Krijnen⁴. Elle concerne directement le problème d'une fondation de la « validité » (*Geltung*) de toute théorie.

b) Cependant, ce n'est là qu'un aspect de la controverse. Il apparaît rapidement que les divergences s'étendent plus loin, jusqu'à l'intérieur de l'étude des actes proprement dite. Elles concernent avant tout la conception de l'évidence. On peut voir là un deuxième point de divergence fondamental.

1. Cf. Archives Husserl : Ms. transcr. A I 42 ; I. Kern : *Husserl und Kant*, Den Haag, 1964, p. 374-420.

2. Pour un exposé détaillé de tout cela, je renvoie à mon introduction à H. Rickert, *Les deux voies de la théorie de la connaissance*, trad. franç. A. Dewalque, Paris, Vrin, 2006.

3. Cf. E. Husserl, *Logische Untersuchungen* (= *LU*), Bd. I : *Prolegomena zur reinen Logik* (= *Proleg.*), Tübingen, 1993, p. 93 n. ; trad. franç. H. Élie et al., t. I, Paris, 1994, p. 104. – H. Rickert, *Zwei Wege der Erkenntnistheorie* (= *ZWE*), Würzburg, 2002, p. 227 [= pagination originale des *Kant-Studien*, 14/2 (1909)] ; trad. franç. A. Dewalque, *op. cit.*, p. 161.

4. Cf. Ch. Krijnen, *Eine logische Unstimmigkeit...*, art. cité.

Contrairement à Husserl, qui définit l'évidence en termes intentionnels, comme la coïncidence de la visée signitive avec l'intuition de l'objet visé, Rickert maintient à la suite de Windelband, au moins jusqu'à un certain point¹, l'idée d'un « sentiment d'évidence » qui *indique* le fait de « devoir » approuver une proposition vraie ou rejeter une proposition fausse. C'est précisément ce caractère « indexical » de l'évidence, c'est-à-dire le fait que l'évidence est la propriété d'un acte immanent « ajusté à » (*nach... gerichtet*) un critère de validité *transcendant*, qui rend nécessaire la fondation logico-objective de toute investigation portant sur les actes (que l'on peut appeler, d'un terme commode, la « noétique »), y compris d'une investigation qui met entre parenthèses le caractère empirique des actes (la « noétique pure »). Pour Rickert, confondre le critère de validité du jugement avec l'objet auquel se rapporte le jugement, c'est *ipso facto* rallier la « théorie du reflet » (*Abbildtheorie*) et adopter une conception non critique de la vérité comme « conformité à l'être ». – Cette deuxième opposition doit toutefois être nuancée. Comme l'a bien suggéré Heidegger dans son cours du semestre d'été 1925, l'« indexicalité » du jugement évident, chez Rickert, n'est autre que son intentionnalité au sens brentanien, c'est-à-dire le fait que tout jugement est dirigé vers quelque chose ou possède un corrélat objectif au sens le plus vaste². Simplement, Rickert croit devoir dénoncer le caractère ontologique de cet « objet intentionnel ». C'est pourquoi il lui substitue une composante non ontologique, qu'il désigne par le concept de « devoir » (*Sollen*) ou de « valeur » (*Wert*).

c) Enfin, il faut encore souligner un troisième point de divergence, tout aussi fondamental mais sûrement moins visible, sur le terrain de la logique pure. Dans les *Prolegomènes*, Husserl rejette le psychologisme ou le naturalisme logique au nom du caractère « idéal » des significations, de sorte que la thèse de l'idéalité des significations constitue le geste inaugural, préliminaire, de fondation de la logique pure. Les propositions dont s'occupe le logicien ne sont rien d'autre que ce que l'on appellera, dans la terminologie husserlienne, des « unités idéales ». L'« authentique validité universelle », écrit Husserl dans sa critique de Sigwart, « repose sur l'idéalité »³. Ce qui caractérise le psychologisme, on le sait, c'est justement la méconnaissance de cette idéalité. Les psychologues « ont méconnu l'essence de l'idéal en général, et surtout l'idéalité de la vérité »⁴. Correctement comprises, les propositions vraies auxquelles le logicien a affaire sont par principe des objectivités intemporelles, qui ne sont pas soumises à l'espace et au temps. En un mot, elles n'existent pas à la manière des « choses », elles n'ont aucune « réalité » au sens de la *realitas* d'une *res*. Partant, toutes les lois logiques (par exemple, le principe de non-

1. Cf. le soi-disant « revirement » terminologique dans H. Rickert, *Der Gegenstand der Erkenntnis* (= *GE*), Tübingen, ³1915, p. 201-202 n. ; ⁶1928, p. 197 n.

2. M. Heidegger, *Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffs*, dans *Gesamtausgabe* (= *GA*), t. 20, Frankfurt/Main, ³1994, p. 41 sq. ; trad. franç. A. Boutot, Paris, 2006, p. 58 sq.

3. *LU, Proleg.*, p. 131 ; trad. franç., p. 145.

4. *LU, Proleg.*, p. 165 ; trad. franç., p. 183.

contradiction) doivent elles-mêmes être comprises comme des lois idéales, relatives à des enchaînements idéaux de significations, si bien que la transgression de ces lois n'est pas seulement impossible *dans les faits*, mais elle est également impossible *par principe*. Contrairement aux lois inductives des sciences, pour lesquelles on peut toujours rencontrer un contre-exemple, le principe de non-contradiction exclut *a priori* tout contre-exemple, car il n'est pas fondé inductivement sur l'impossibilité factuelle de produire en même temps deux jugements contradictoires, mais sur l'essence des significations elles-mêmes. Au § 51 des *Prolegomènes*, Husserl conclut ainsi sa critique du psychologisme par la reconnaissance « de la différence gnoséologique la plus fondamentale » (*des fundamentalsten erkenntnistheoretischen Unterschiedes*) entre idéalité et réalité, et, avec elle, la reconnaissance de « toutes les différences en lesquelles elle se déploie »¹. Or cette manière de voir est rejetée explicitement par Rickert. Selon ce dernier, on l'a dit, le logicien n'a pas affaire à des significations idéales, mais à des formations qui, parce qu'elles sont liées à l'opposition axiologique entre « vrai » et « faux », sont dotées d'un « sens » (*Sinn*) objectivement valide. Cette objection, Rickert y a consacré, dans la troisième édition de *Der Gegenstand der Erkenntnis* (1915), une longue note, dont on peut retracer l'origine à partir de son article de 1909. Cette note sonne essentiellement – j'y reviendrai – comme une condamnation de l'« ontologisme » sous-jacent à la position husserlienne. En traitant la signification comme un « existant idéal », Husserl est conduit à rejeter purement et simplement le « caractère axiologique » (*Wertcharakter*) de la validité logique, alors que pour Rickert, au contraire, la « séparation conséquente de la logique et de la psychologie » devrait mettre en lumière « l'essence de la logique comme science axiologique (*Wertwissenschaft*), que Husserl combat encore »².

Seule cette dernière opposition m'intéressera ici. Elle témoigne d'une rupture entre Husserl et Rickert dès les *Prolegomènes*, avant même qu'intervienne l'idée très discutée d'une « psychologie descriptive ». Tout se passe comme si, avant que se pose la question d'une éventuelle fondation de l'« objectivité » logique dans l'étude des actes correspondants, on devait d'abord résoudre le problème de savoir si le domaine thématique de la logique pure est celui de l'idéalité des significations *ou bien* celui de la validité du sens.

2. L'antipsychologisme logique

Cela étant posé, il me semble qu'il y a en règle générale une certaine tendance à sous-estimer l'alternative qui se fait jour ici et à réduire ce « ou bien »

1. *LU, Proleg.*, p. 188 ; trad. franç. légèrement modifiée, p. 207. L'adjectif *erkenntnistheoretisch* prête à confusion. En toute rigueur, cette distinction ne relève pas de la théorie de la connaissance, mais plutôt de la logique pure.

2. *GE*, ³1915, p. 275 n. ; ⁶1928, p. 271 n. Cf. déjà *ZWE*, p. 196 n.

à une différence simplement terminologique. La position du jeune Heidegger est, à cet égard, particulièrement révélatrice. Dans ses premiers écrits universitaires, Heidegger identifie manifestement la thèse husserlienne de l'idéalité des significations à celle, rickertienne, de la validité du sens. Cela ressort clairement, entre autres, de son article de 1912, *Neuere Forschungen über Logik*. La distinction entre idéalité et réalité recoupe là celle entre validité et être, entre « ce qui "est" » et « ce qui "vaut" », car elles permettent l'une comme l'autre d'écarter le psychologisme logique¹. À suivre Heidegger – qui effectue un savant mélange des théories de Lotze, de Rickert et de Husserl –, il n'y aurait tout simplement, entre la fondation de la logique pure opérée par Husserl et celle réalisée par Rickert, qu'une divergence terminologique. Cela dit, pour qu'un tel parallélisme entre Husserl et Rickert soit tenable, il resterait à démontrer que la critique soulevée par Rickert contre la thèse des *Prolegomena* n'est qu'apparente et qu'elle masque en réalité des positions fondamentalement identiques. Or Heidegger se contente de rapprocher implicitement les deux positions sans discuter leur convergence ni même leur compatibilité. Sauf erreur, il ne mentionne d'ailleurs pas, dans ses *Frühe Schriften*, l'opposition entre Husserl et Rickert qui apparaît bel et bien dans l'article de 1909 sur les *Zwei Wege*.

Au vrai, il n'est sans doute pas inutile de rappeler expressément que plusieurs observations peuvent être alléguées – dans le sens de Heidegger – pour justifier le rapprochement entre Husserl et Rickert sur la question de l'antipsychologisme logique. Dans l'ensemble, les deux auteurs s'entendent quant à la nécessité et au statut d'une logique *pure*, entièrement purifiée de tout élément psychologique. Selon une série d'équivalences, on peut dire que la distinction husserlienne entre le « réal » et l'idéal, fortement accentuée dans les *Prolegomena*, recoupe l'opposition entre psychique et logique, temporel et intemporel, vécus et significations, acte et sens. Ce sont là, pour reprendre l'expression de Husserl, les différences dans lesquelles « se déploie » la « distinction gnoséologique fondamentale » entre réalité et idéalité. Or toutes ces distinctions sont assurément reconnues par Rickert comme des distinctions fondamentales pour l'élucidation de la logique. Il n'est pas anodin, à cet égard, que Rickert ait pris position en faveur de Husserl dans sa recension, à ma connaissance inédite, du livre de Melchior Palágyi, *Der Streit der Psychologisten und Formalisten in der Modernen Logik* (1902).

Ce dernier point mérite une attention spéciale. Comme on sait, Palágyi reprochait essentiellement à Husserl d'avoir développé, pour écarter le psychologisme, une conception « formaliste » de la logique. Selon lui, une telle conception verse dans l'extrême opposé du psychologisme en coupant radicalement la logique de tout rapport avec la psychologie, substituant au psy-

1. M. Heidegger, « Neuere Forschungen über Logik » (1912), dans *GA*, 1, p. 22. Heidegger parlera quelques années plus tard de la « différence ontologique fondamentale » (*fundamentaler ontologischer Unterschied*) entre idéalité et réalité (cf. *GA*, 21, p. 58).

chologisme un « formalisme desséché et stérile »¹. On connaît la recension que Husserl a consacrée à l'ouvrage de Palágyi en 1903, dans la *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, à la demande de l'éditeur de la revue. En réponse à l'attaque de Palágyi, Husserl réclame explicitement une « distinction *conceptuelle* entre acte de jugement et contenu de jugement » ; il souligne que cette distinction conceptuelle ne doit pas être confondue, comme le fait l'auteur, avec une « séparation réelle (*reelle Trennung*) entre deux moments », comme si la signification objective était une partie réelle du vécu à côté de l'acte proprement dit². Phénoménologiquement parlant, la signification visée par le logicien n'est en rien une composante *réelle* de son vécu. Elle est au contraire un corrélat intentionnel qui peut être visé à travers plusieurs actes différents comme étant « le même », tout comme la proposition « $2 \times 2 = 4$ » est toujours la même quel que soit celui qui l'énonce. Husserl écrit encore, plus loin : « Je distingue *conceptuellement* la signification identique, de l'acte. »³ Or Rickert, dans sa propre recension, prend non seulement position contre Palágyi, en avançant que la distinction antipsychologiste entre l'« être psychique » du jugement et son « sens logique » permet de concevoir le rapport entre psychologie et logique beaucoup mieux que la pseudo-solution proposée par Palágyi à la fin de son étude. Mais, en outre, il développe un argument tout à fait similaire – jusque dans les termes employés – à celui de Husserl. Sans doute, note Rickert, tout sens est le corrélat d'un acte de pensée dont il est inséparable *de facto*. Mais, par principe, il n'en demeure pas moins que le sens est quelque chose de radicalement autre que l'acte de signifier. Ainsi, le jugement au sens de la proposition affirmée ou niée – au sens, dirait aussi Husserl, de « ce qui est jugé » – doit être *conceptuellement* séparé de l'acte de juger (*i.e.* d'approuver ou de rejeter). D'une manière générale, la recension rickertienne du livre de Palágyi rejoint donc celle de Husserl. Je cite Rickert :

Was der Verf<asser> [Palágyi] gegen diese Scheidung [zwischen Psychologie und Logik] vorbringt wird hinfällig, sobald man sich klar macht, daß im einzelnen Urtheil zwar nicht faktisch wohl aber begrifflich das psychologische Sein des Urtheils von seinem logischen Inhalt oder „Sinn“ getrennt werden kann, und daß diese begriffliche Trennung einerseits genügt um die Logik von der Psychologie principiell zu scheiden, andererseits jedoch auch die nothwendige Verbindung aufrecht erhält, in der die Logik mit dem wirklich ablaufenden Denken bleiben muß. Die eigene Theorie des Verfassers dagegen dürfte ganz ungeeignet sein um dies zu leisten.

« Ce que l'auteur [Palágyi] allègue contre cette séparation [entre psychologie et logique] devient caduc dès lors que l'on clarifie pour soi-même le fait que, dans le jugement particulier, l'être psychique du jugement peut être séparé de son contenu

1. M. Palágyi, *Der Streit der Psychologisten und Formalisten in der Modernen Logik*, Leipzig, 1902, p. 1.

2. E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua, XXII, Den Haag, 1979, p. 155 [289] ; trad. franç. J. English, dans *Articles sur la logique*, Paris, 1975, p. 214-215. Je souligne.

3. *Ibid.*, p. 157 [291] ; trad. franç., p. 218. Je souligne.

logique ou de son “sens”, certes non pas factuellement, mais bien *conceptuellement*, et que cette *séparation conceptuelle*, d’une part, suffit pour distinguer principiellement la logique de la psychologie, d’autre part, toutefois, conserve à bon droit la liaison nécessaire dans laquelle la logique doit rester à l’égard de la pensée qui s’écoule effectivement. La propre théorie de l’auteur, en revanche, pourrait bien être totalement incapable d’accomplir cela »¹. – Je souligne.

Je reviendrai plus loin sur un autre passage de cette recension qui, pour le problème de la logique pure, contient encore de précieuses indications. Dans l’immédiat, il faut souligner avec force la proximité qui apparaît là entre Husserl et Rickert. Cette proximité est attestée par une note de la deuxième édition de *Der Gegenstand der Erkenntnis*, où Rickert salue les « explications extraordinairement détaillées » avancées par Husserl contre le psychologisme logique, avec lequel il a rompu dans les *Prolegomena*². Mais elle est surtout largement confirmée par l’article de Rickert *Urteil und Urteilen* (1912). Dans cet article, Rickert distingue le jugement au sens de la proposition identique ou « teneur judicative » (*Urteilsgehalt*), l’acte de juger en tant que processus psychique déterminé (*Urteilen*), et le « sens judicatif » (*Urteils-sinn*) qui donne à cet acte psychique sa « coloration » propre, son caractère affirmatif ou négatif. Il résulte de ces distinctions que plusieurs individus peuvent penser la même chose, c’est-à-dire se rapporter par des actes différents à une seule et même teneur judicative, par exemple à l’équation « $2 \times 2 = 4$ »³. Il est donc permis de considérer qu’il y a, dans l’ensemble, un accord de principe entre Husserl et Rickert. Et c’est manifestement au nom d’un tel accord de principe que l’on tend à considérer les thèses de l’idéalité logique et de la validité logique comme des thèses équivalentes, ainsi que le fait Heidegger dans son article paru la même année que l’article de Rickert sur le jugement, en 1912. Du reste, Husserl a lui-même souligné que les « distinctions conceptuelles » (!) forgées par Rickert dans cet article présentent une « parenté essentielle » avec celles dont il traite dans ses cours de logique⁴.

Enfin, cet aspect « consensuel » est encore renforcé par le fait que Husserl et Rickert se partagent un héritage commun qui leur vient de Hermann Lotze. Husserl le déclare lui-même dans sa recension du livre de Palágyi : c’est le concept lotzéen de la « validité » (*Geltung*) qui lui a ouvert les yeux sur l’importance de la théorie bolzanienne des « propositions en soi » et, partant,

1. Cette recension manuscrite est conservée dans les Archives Rickert de l’Université de Heidelberg. Elle fait partie d’une liasse reprenant divers *Löse Blätter* rassemblés sous le titre : *Verschiedene Kollegnotizen*, Signatur : Heid. Hs. 2440/114. Le texte tient sur une seule page et ne comporte aucune indication de date. Il est probable cependant qu’il ait été écrit juste après la parution du livre de Palágyi, vraisemblablement en 1903. Le texte allemand étant inédit, je donne ma propre retranscription du passage manuscrit, avec l’orthographe originale.

2. *GE*, 1904, p. 88.

3. H. Rickert, « Urteil und Urteilen », dans *Logos*, 3 (1912), p. 238. Cf. *Hua* XXII, p. 155 [289].

4. Cf. la lettre à Rickert du 21 novembre 1912, dans E. Husserl, *Briefwechsel : Die Neukantianer*, *HuaDok*, III/V, Dordrecht, 1994, p. 173.

sur la thèse de l'idéalité des significations. Contre l'amalgame opéré sans cesse par Palágyi entre les *Prolegomena* et la *Wissenschaftslehre*, Husserl entend ainsi relativiser la filiation qui le relie à Bolzano en accentuant celle qui le relie à Lotze. Cela vaut particulièrement, faut-il préciser, des concepts de « signification idéale » et de « contenus idéaux » de représentation ou de jugement. Ces concepts « ne proviennent absolument pas à l'origine, comme le dit déjà l'expression "idéal", de la logique de Bolzano, mais de celle de Lotze »¹. Or c'est précisément dans le contexte de son interprétation, d'ailleurs très controversée, du « monde des Idées » de Platon, que Lotze a introduit et fixé le concept de « validité » dont ont hérité Windelband et Rickert. Ce que Platon a voulu enseigner avec l'idéalité des Idées, écrit Lotze au § 316 de sa *Logik*, n'est rien d'autre que « la validité (*Geltung*) des vérités », c'est-à-dire « la signification éternellement semblable à elle-même des Idées, qui sont toujours ce qu'elles sont »². On voit donc que la problématique de l'idéalité des significations, accentuée par Husserl, et celle de la validité des propositions, accentuée par Rickert, se recoupent et s'entrecroisent dans une même origine lotzénienne.

Tous ces points – la position générale de Rickert dans l'affaire Palágyi, son article de 1912 sur le jugement et l'origine lotzénienne des concepts d'idéalité et de validité – plaident assurément en faveur d'un rapprochement entre la « logique de l'idéalité » de Husserl et la « logique de la validité » défendue par Rickert. Pourtant, en dépit de cet accord de principe, Rickert soutient que la distinction entre idéalité et réalité ne suffit pas à fonder la logique pure. Sans doute, elle permet d'éviter toute confusion ou toute contamination entre les formations logiques, qui se tiennent hors du temps, et le vécu psychique, qui se déroule dans le temps ; mais elle ne permet pas de rendre compte de la façon dont le logicien se rapporte à son objet, elle ne permet pas de comprendre ce qu'est une proposition du type de celles examinées par la logique. Si la thèse de l'idéalité des significations est à ce point insuffisante, aux yeux de Rickert, c'est parce qu'elle reste tributaire d'une solide « tradition ontologique ». La différence entre réalité et idéalité est d'abord et avant tout, pour Husserl, une différence d'objets. C'est la « différence fondamentale entre objets idéaux et objets réels »³. Cette « différence fondamentale » permet certes d'écarter le psychologisme logique et représente à cet égard un « progrès » incontestable. Mais, aux

1. *Hua*, XXII, p. 156 [290] ; trad. franç., p. 216. Sur ce point, voir surtout « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* » (1913), trad. franç. dans *Articles sur la logique, op. cit.*, p. 378-379, ainsi que le deuxième fragment de cette esquisse édité par Ullrich Melle en 2002, dans *Hua*, XX/1, p. 305 sq. – Pour une confrontation entre Husserl et Lotze, cf. surtout K. Hauser, « Lotze and Husserl », dans *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 85 (2003), p. 152-178, et F. Dastur, *La phénoménologie en questions*, Paris, 2004, p. 15-29.

2. Cf. H. Lotze, *Logik. Drittes Buch. Vom Erkennen*, Hamburg, 1989, p. 513. Pour un bref aperçu de la genèse et des difficultés de l'interprétation lotzénienne de Platon, voir mon introduction à H. Lotze, « Le monde des Idées », trad. franç. A. Dewalque, dans *Philosophie*, 91 (2006), p. 3-8.

3. *LU, Proleg.*, p. 77 ; trad. franç., p. 86.

yeux de Rickert, ce n'est qu'une solution partielle qui consiste en réalité à remplacer le psychologisme par une fondation ontologique – voire « ontologiste » – de la logique pure, laquelle est alors entendue à tort comme une « ontologie de l'« idéal » ». Contre une telle tentative, il faut affirmer plus radicalement que « le logique n'existe pas, mais il *vaut (gilt)* »¹. À l'inverse du jeune Heidegger, qui utilise – en connaissance de cause ou non – les distinctions idéalité-réalité et validité-être comme équivalentes, Rickert invoque donc la distinction entre *Gelten* et *Sein* contre Husserl lui-même. L'analyse des propositions doit révéler, selon lui, « le caractère axiologique des figures logiques et l'impossibilité d'une logique ontologique » (*die Unmöglichkeit einer ontologischen Logik*)². Ce dernier point doit maintenant être examiné attentivement.

3. Le caractère axiologique de la logique pure chez Rickert

À mon sens, la critique rickertienne prête à confusion aussi longtemps que l'on n'a pas écarté le problème lié à l'emploi des expressions « objet idéal » ou « être idéal ». Il s'agit là d'un problème purement terminologique et, pour cette raison, inessentiel. Il importe finalement assez peu, en effet, que la modalité spécifique des propositions étudiées par la logique soit désignée en termes ontologiques, comme un « être-idéal », ou en termes extra-ontologiques, par le terme de « validité ». Rickert abandonnera d'ailleurs l'opposition terminologique entre *Sein* et *Gelten* dès le début des années 1920 pour parler désormais de l'« être-valant » des formations logiques³. L'objection de « logique ontologique » qui est adressée à Husserl ne porte donc pas à proprement parler sur l'emploi des mots « objet idéal » ou « être idéal », mais sur tout autre chose.

Pour déterminer avec exactitude la cible de l'objection de Rickert, il est utile de se tourner à nouveau vers sa recension de Palágyi, car elle exprime aussi, de façon indirecte, la distance qui le sépare de Husserl. Rickert reconnaît effectivement à Palágyi *un* mérite, celui d'avoir touché le « point faible » des analyses husserliennes. Ce « point faible » réside dans la tendance à penser les formations logiques sur le modèle des objectivités mathématiques ou, pour employer les propres termes de Palágyi, à « englober la logique dans les mathématiques »⁴. Simplement, l'erreur de Palágyi, selon Rickert, est de ne pas avoir séparé cette objection – qui est légitime – de sa critique du prétendu « formalisme » bolzano-husserlien – qui, elle, repose sur une

1. *GE*, ³1915, p. XI-XII ; ⁶1928, p. IX.

2. *GE*, ⁶1928, p. 271 n.

3. Cf. surtout *GE*, ⁴⁻⁵1921, p. XII. De même, Lask admet en principe le concept husserlien d'objet au sens formel le plus large. Cf. *Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre*, dans *Gesammelte Schriften*, t. II, Tübingen, 1923, p. 148 et 156 ; trad. franç. J.-F. Courtine *et al.*, Paris, 2002, p. 160-167.

4. Cf. M. Palágyi, *op. cit.*, p. 9. Et *Hua*, XXII, p. 153 [288] ; trad. franç., p. 213.

mécompréhension profonde de la distinction antipsychologiste entre acte et sens. Au lieu de développer l'argument selon lequel Husserl rapproche de façon excessive les significations des objectivités mathématiques, Palágyi dirige plutôt son attaque contre le « point fort » de Husserl – à savoir, contre sa conception antipsychologiste des lois logiques, comprises comme « lois idéales ». Il passerait ainsi à côté de la critique véritable qu'il faudrait adresser à Husserl et lui substituerait des développements qui ne clarifient en rien le problème fondamental de savoir ce que sont au juste les formations purement logiques. Je cite à nouveau la recension rickertienne de Palágyi :

Weder die kritischen noch die positiven Ausführungen des Verf<assers> [Palágyi] dürften wesentlich zur Klärung der von ihm behandelten Streitfrage beitragen. Er macht zwar zuerst die ganz richtige Bemerkung, daß die Überschätzung der Mathematik die Logik der Formalisten einseitig gestaltet habe, verfolgt jedoch diesen Gedanken, der die schwache Seite besonders der Untersuchungen von Husserls hatte zeigen können, nicht weiter, sondern bekämpft im Wesentlichen nur Bolzanos „Wahrheit an sich“ und Husserls „Idealgesetz“, und greift damit gerade die Starke Seite der Formalisten an.

« Ni les explications critiques ni les explications positives de l'auteur [Palágyi] ne sauraient contribuer de façon essentielle à clarifier la question litigieuse traitée par lui. Il commence certes par remarquer, de façon tout à fait juste, que *le fait de surestimer la mathématique* a donné à la logique des formalistes une forme partielle ; il ne poursuit toutefois pas cette idée, qui aurait pu montrer *le point faible en particulier des recherches de Husserl*, mais combat pour l'essentiel seulement la “vérité en soi” de Bolzano et la “loi idéale” de Husserl, et il attaque précisément par là le point fort des formalistes »¹. – Je souligne.

On voit que le véritable point de rupture entre Husserl et Rickert sur la question de l'antipsychologisme logique réside dans ce que Rickert nommera ailleurs, de façon significative, la « “phénoménologie” excessivement calquée sur le voir mathématique » (*die allzu sehr an dem mathematischen Schauen orientierte „Phänomenologie“*)².

Je pense que cette objection, qui est animée d'une intention polémique évidente, atteint effectivement, sinon la position définitive de Husserl, du moins certaines formulations équivoques employées par lui. On insiste sans doute trop peu, habituellement, sur le fait que la vérité est en règle générale présentée par Husserl comme un « contenu idéal » *au même titre qu'une essence ou qu'un objet mathématique*. Ainsi, au § 39 des *Prolégomènes* consacré à la *Logik* de Sigwart, Husserl souligne que la vérité n'est pas un « contenu empirique » qui apparaît et disparaît dans le flux du vécu. Au contraire, nous avons conscience de la vérité d'une proposition, ajoute-t-il, « de la même manière que (*so wie*) nous avons conscience en général d'une espèce, “du” rouge par exemple »³. *Le* rouge, en tant qu'espèce, n'est nullement une

1. Archives Rickert : Heid. Hs. 2440/114 (cf. *supra*, n. 1, p. 104).

2. H. Rickert, « Das Eine, die Einheit und die Eins », Tübingen, ²1924, p. 87.

3. *LU, Proleg.*, p. 128 ; trad. franç., p. 142.

partie du vécu concret de perception de tel ou tel objet rouge, car alors il naîtrait et disparaîtrait avec la perception de l'objet. Or, comme l'avait bien remarqué Lotze, cela n'a aucun sens de dire que *le* rouge en tant que tel disparaît lorsque je cesse de percevoir tel objet rouge ou, en général, lorsque je cesse de me le représenter¹. Même s'il n'est perçu par personne, *le* rouge subsiste dans un rapport invariable aux autres couleurs. C'est pourquoi il doit être conçu, dit Husserl, comme une « unité idéale » qui peut être visée dans différents actes singuliers comme étant identique. Il en va de même des objets mathématiques. « La vérité à laquelle Pythagore a donné son nom » a ceci de commun avec « le nombre trois », note Husserl, de ne pas être une « singularité empirique », mais « un objet idéal », c'est-à-dire une objectivité d'un certain type « que nous appréhendons par idéalisation dans les actes corrélatifs de la numération, du jugement évident, etc. »². On aperçoit bien ce que de telles déclarations ont de problématique aux yeux de Rickert : le problème n'est pas tant que les propositions vraies soient qualifiées d'« objets idéaux », mais bien qu'elles soient assimilées à des « objets idéaux » en général au même titre que l'espèce ou l'essence « rouge » ou que le nombre « trois ».

Par ailleurs, ce rapprochement entre la logique, l'éidétique et la mathématique n'est nullement ponctuel. On retrouve par exemple la même assimilation dans la recension du livre de Palágyi, où Husserl mentionne encore son exemple favori, l'essence « rouge ». Il faut particulièrement prêter attention aux expressions utilisées par Husserl dans ces pages. L'argument antipsychologiste principal consiste à affirmer que plusieurs personnes différentes peuvent viser le *même* sens. « Et il est aussi devenu clair », poursuit Husserl, que ce sens identique « ne peut être rien d'autre que le général, l'espèce, par rapport à un certain moment présent dans tous les énoncés actuels du même sens »³. À bien y regarder, l'expression « Et il est aussi devenu clair » (*Und weiter kam zur Klarheit*) ressemble fort à un saut argumentatif. Husserl écrit simplement à nouveau qu'il faut distinguer la signification idéale et l'acte effectif « dans le même sens que » (*wie*) il est nécessaire de distinguer le rouge, en tant qu'espèce, de tel ou tel rouge⁴. On pourrait facilement multiplier les exemples d'un tel glissement de la logique pure à l'éidétique ou à la mathématique. Pour les fins poursuivies ici, il est suffisant de mentionner encore un passage exemplaire du cours sur *Allgemeine Erkenntnistheorie* de 1902-1903, où Husserl avance que le logicien a affaire à la science comme le mathématicien aux nombres. Le mathématicien formule des lois qui ne se rapportent pas à des actes subjectifs (l'acte de compter, de calculer, etc.), mais à « certains objets idéaux » qui se présentent comme des « unités idéales » (nombre, opération, etc.). « Pareille-

1. Cf. H. Lotze, *op. cit.*, p. 510-511.

2. *LU, Proleg.*, p. 186-187 ; trad. franç., p. 206.

3. *Hua*, XXII, p. 156-157 [290] ; trad. franç., p. 216.

4. *Ibid.*, p. 157 [291] ; trad. franç., p. 218.

ment» (*genauso*), écrit Husserl, le logicien ne formule pas des lois relatives à la pensée scientifique, mais il a affaire « à la science au sens objectif », c'est-à-dire à un ensemble d'objectivités idéales (concept, proposition, raisonnement, etc.)¹.

L'objection de Rickert ne consiste évidemment pas à rejeter purement et simplement cette manière de voir – ce qui équivaldrait à retomber dans le psychologisme –, mais plutôt à l'affiner ou la préciser. Elle se ramène au constat suivant : dans toutes ces formulations, il manque à Husserl une distinction critique entre une proposition vraie et un contenu idéal en général, dont l'essence « rouge » et le nombre « trois » sont autant d'exemples. Sans doute, note Rickert, le sens logique d'une proposition a ceci de commun avec un objet mathématique qu'il est intemporel : il n'apparaît pas et ne disparaît pas avec le vécu qui le vise. Mais il reste que, lorsque je formule une proposition du type « trois est un nombre impair », je construis une proposition vraie « *sur* ou *à propos* d'un être idéal », la proposition ne se confondant pas elle-même avec l'être idéal². En un mot, les propositions étudiées par le logicien, contrairement aux nombres étudiés par le mathématicien, ont un caractère de « “méta”-relation » (l'expression est de Lask)³ : toute proposition est une proposition *sur* quelque chose.

Pour rendre compte de cette différence et lever l'équivoque entretenue par Husserl en 1900, Rickert introduit une distinction terminologique cruciale entre la « signification » (*Bedeutung*) des mots isolés et le « sens » (*Sinn*) des propositions. Ce qui distingue la proposition « le rouge est une couleur » de l'espèce « rouge », c'est le fait que la proposition peut être vraie ou fausse, c'est-à-dire est dotée d'un « sens logique ». Contrairement aux objectivités idéales qui, prises en elles-mêmes, ne sont ni vraies ni fausses, les formations logiques ont comme caractéristique remarquable d'être soumises à l'opposition entre vrai et faux⁴. En rabattant le sens propositionnel sur la sphère des objectivités idéales en général (qui inclut aussi bien les significations verbales que les nombres ou les *species*), Husserl passerait donc à côté de cette caractéristique logique essentielle des propositions.

Dans certains *Löse Blätter* tirés de ses notes de cours, qui sont conservées aux Archives de Heidelberg, Rickert insiste avec force sur la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung*. L'« erreur la plus grave », écrit-il, serait précisément de ne pas apercevoir cette distinction, car c'est seulement avec elle que

1. E. Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie. Vorlesung 1902-1903*, *HuaMat*, III, Dordrecht, 2001, p. 17.

2. *ZWE*, p. 201.

3. E. Lask, *Die Logik der Philosophie...*, GS II, p. 43 n. : « Über »-Verhältnis ; trad. franç., p. 68 n.

4. Rickert a insisté à de nombreuses reprises sur la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung*. Cf. *ZWE*, p. 200 ; *GE*, 1928, p. 256 ; « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt und das Problem der Metaphysik » (1927), dans *Unmittelbarkeit und Sinnbedeutung*, Tübingen, 1939, p. 169 ; *Grundprobleme der Philosophie. Methodologie. Ontologie. Anthropologie*, Tübingen, 1934, p. 83. Je laisse de côté une quelconque confrontation avec la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* chez Frege, qui nous entraînerait trop loin.

s'ouvre le domaine fondamental de la logique. Or c'est ce qui arrive aussi, ajoute Rickert, chez les logiciens qui ont pourtant bien vu que la logique n'avait pas affaire à l'acte de juger, mais aux « significations ». Il vise manifestement Bolzano et Husserl, qui sont désignés nommément dans l'article de 1909 et dans *Der Gegenstand der Erkenntnis*¹. Voici un extrait des *Löse Blätter*, particulièrement éclairant :

Ich halte es für schwersten Fehler, auch derjenigen Logiker, die wissen, daß Logik es nicht mit Urtheilen oder Sätzen sondern mit „Bedeutungen“ zu thun hat, daß sie sich diesen Unterschied [zwischen Wort- und Satzbedeutung] nicht zum Bewußtsein gebracht haben: ohne ihn kann man das Logische nie finden. Für uns ist die Sache einfach: wollen wir die „spezifisch“ logische Bedeutung verstehen, so dürfen wir nie von der Bedeutung einzelner Worte, dem sog<ennanten> „Begriff“ ausgehen. Denn: einzelnes Wort hat noch gar keine „theoretische differente“ Bedeutung, sondern: nur der „Satz“ kann wahr oder „falsch“ sein.

« Je tiens pour l'erreur la plus grave – y compris de la part de ces logiciens qui savent que la logique n'a pas affaire à des jugements ou à des propositions mais à des “significations” – le fait qu'ils n'ont pas pris conscience de cette distinction [entre signification verbale et signification propositionnelle] : sans elle, on ne peut jamais trouver l'élément logique. Pour nous, l'affaire est simple : si nous voulons comprendre la signification “spécifiquement” logique, nous ne devons jamais partir de la signification de mots isolés, de ce que l'on appelle un “concept”. Car le mot isolé n'a encore aucune signification “théorique différente” [i.e. non indifférente], mais seule la “proposition” peut être “vraie” ou “fausse”. »² – Je souligne.

La distinction entre sens et signification délivre du même coup le sens de l'alternative proposée par Rickert à la « logique ontologique » de Husserl. Ce qui caractérise les propositions dotées de sens, on l'a dit, c'est la possibilité d'être vraies ou fausses, c'est l'*opposition* entre deux termes. Or une telle opposition, pour Rickert, est le propre des formations axiologiques. Alors que la négation d'un objet qui *est* signifie seulement un non-objet au sens d'un pur non-être, la négation d'une valeur (comme la vérité) peut également signifier, outre l'absence pure et simple de cette valeur, la valeur négative correspondante (en l'occurrence, la non-vérité, donc la fausseté)³. Si on applique ce critère au sens logique, il apparaît que la négation du sens peut signifier tantôt l'absence de sens en général, c'est-à-dire logiquement parlant le caractère d'une proposition qui ne peut tout simplement pas être évaluée

1. *ZWE*, p. 196 n. ; *GE*, ³1915, p. 276 n. ; *GE*, ⁶1928, p. 271 n.

2. Archives Rickert : Heid. Hs. 2740/114, feuillet portant le n° II/48. Il va de soi que le contenu de ces *Löse Blätter*, qui proviennent pour la plupart de notes de cours difficilement datables, doit être utilisé avec prudence. Je crois toutefois utile de m'y référer, dans la mesure où l'expression me semble plus clarifiante que dans les textes publiés et où le contenu du passage en lui-même est par ailleurs confirmé par ces mêmes textes, comme c'est le cas ici (*ZWE*, p. 196 n. et p. 200).

3. *ZWE*, p. 206 n. ; *GE*, ⁶1928, p. 267. Il n'est pas nécessaire ici de revenir sur la controverse qui a opposé à ce propos Rickert à Max Frischeisen-Köhler. Cf. surtout *GE*, ⁶1928, p. 262-266.

à l'aide des valeurs « vrai » et « faux », tantôt le contraire du sens positif – à savoir, le « sens négatif » (qui peut être aussi bien un non-sens qu'un contresens)¹. Le sens logique, conclut Rickert, repose essentiellement sur des *valeurs* qui possèdent une teneur logique spécifique.

Cette manière de voir a naturellement de très importantes conséquences pour la conception de la logique pure. Le logicien est dirigé, par principe, non pas simplement vers des significations idéales, mais vers la valeur « vérité » qui est liée au sens des propositions. Du coup, il faut admettre un troisième terme au cœur de l'alternative husserlienne entre la conception normative (pratique) et la conception « idéalisante » (théorique) de la logique. Pour Rickert, cette alternative est insatisfaisante, car elle ne rend pas compte du caractère axiologique du sens. Certes, Rickert reconnaît à Husserl le mérite d'avoir montré que toute discipline pratique repose sur une science au sens le plus strict, c'est-à-dire sur une théorie². Mais, pour lui, la logique n'est pas une discipline ontologique qui traite de certains objets idéaux, mais une science axiologique qui traite des valeurs théoriques (identité, non-contradiction, etc.) qui régissent la sphère du sens « en soi »³. Bref, le logicien n'a affaire ni à des objets réels ni à des objets idéaux, mais aux valeurs « en soi » qui rendent possible le sens *a priori*⁴.

4. Conclusion : deux variétés de « logique pure »

Il reste maintenant à dresser le bilan de cette reconstruction historico-critique. Avant tout, il faut remarquer explicitement que le « correctif » apporté par Rickert se retrouve, *mutatis mutandis*, dans l'autocritique husserlienne des *Prolegomènes*, si bien que la divergence de position entre Rickert et Husserl doit à nouveau être nuancée. De fait, pour le problème qui nous occupe, Iso Kern a déjà montré que Husserl a été amené à corriger ses *Prolegomènes* dans le sens de Rickert. Sans doute, dans ses notes critiques de 1910, Husserl rejette l'argument de Rickert en considérant que le rapprochement opéré dans les *Prolegomènes* entre les significations logiques et

1. *Ibid.* La distinction husserlienne entre non-sens et contresens, selon Rickert, prête à confusion en dissimulant ce que Lask nomme de son côté l'« oppositionnalité » de la relation entre sens positif et sens négatif. Seule une formation logique « théoriquement relevante » est susceptible d'être qualifiée de « contresens » ou de « non-sens » et de recevoir par là une « valeur négative ». Pour cette raison, la distinction entre non-sens et contresens est secondaire par rapport à celle entre sens positif et sens négatif. Elle est résorbée dans le sens négatif ou la valeur négative. Ainsi, les mots « fer en bois », pris comme tels, sont totalement indifférents du point de vue théorique ; ils ne constituent un « contresens » – ne reçoivent une valeur négative – qu'à la condition d'être équivalents à la proposition « Le fer est en bois ». Cf. *GE*, ⁶1928, p. 267. Bruno Bauch a repris cette objection dans *Wahrheit, Wert und Wirklichkeit*, Leipzig, 1923, p. 172 n.

2. Cf. *ZWE*, p. 211.

3. *GE*, ⁶1928, p. 276.

4. *ZWE*, p. 207 ; *GE*, ³1915, p. 272-273 ; ⁴1921, p. 236-237 ; ⁶1928, p. 268-269.

les objectivités mathématiques ne signifie pas qu'« ils sont indifféremment les mêmes (*einerlei*), mais bien qu'ils ont quelque chose en commun (*ein Gemeinsames*) »¹. Cela dit, il reste que Husserl accentue par ailleurs la distinction entre les significations propositionnelles et les *species* idéales. Il se rallie donc en principe à une conception dans laquelle les domaines thématiques de la logique et de l'eidétique sont plus clairement délimités. Cette correction est explicitement mentionnée dans la lettre à Ingarden du 5 avril 1918, où Husserl déclare que l'erreur des *Prolégomènes* « résidait avant tout dans la conception du “sens” („Sinnes“) et de la “proposition” („Satzes“), avec les vécus judicatifs de la proposition judicative et du sens prédicatifs, en tant qu'essences (*Wesen*) ou en tant qu'“idées” („Ideen“) au sens d'essences (*species*) », car « l'indépendance de l'être d'une proposition à l'égard du jugement contingent (*zufälligen*) et de celui qui juge ne signifie pas encore que l'élément idéal identique soit un élément spécifique »². De même, dans *Logique formelle et logique transcendantale*, Husserl note qu'il est nécessaire de « disjointre l'idéalité des significations » de « l'idéalité de la *species* » – distinction qui, précise-t-il, était encore absente des *Prolégomènes*³. La pertinence de la distinction rickertienne entre sens et signification se trouve donc corroborée par Husserl lui-même. Cela dit, Husserl n'effectue pas le pas qui consiste à rapporter le sens à des valeurs possédant une validité « en soi ». Il maintient plutôt la thèse de l'idéalité et n'admet de valeurs que pour un acte d'évaluation qui, selon lui, demeure étranger à l'attitude logique⁴.

Quoi qu'il en soit, la comparaison avec l'analyse husserlienne ne s'arrête pas là. D'abord (*a*), elle doit également être étendue à la théorie des *actes*. En effet, corrélativement à la distinction « noématique » entre sens et signification, Rickert distingue, sur le versant noétique ou sur le versant des actes, deux types de « compréhension » radicalement différents : la compréhension de mots isolés, qui se présentent pour ainsi dire comme des « atomes prélogiques » (car antérieurs à l'opposition logique entre vrai et faux), et la compréhension de propositions qui peuvent être vraies ou fausses. Il s'agit de deux types d'actes fondamentalement différents : « La compréhension (*Verstehen*) de mots isolés est quelque chose de principiellement autre que la compréhension de propositions qui peuvent être appelées “vraies”. »⁵ Partant, faire de la logique, c'est comprendre le sens des propositions et non simplement la signification des mots isolés⁶. Mainte-

1. Archives Husserl : Ms. transcr. A I 42, p. 65 ; cité par I. Kern, *Husserl und Kant*, *op. cit.*, p. 387-88.

2. *HuaDok*, III/3, p. 182. La référence est donnée par I. Kern, *Husserl und Kant*, *op. cit.*, p. 388.

3. E. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, *Hua*, XVII, Den Haag, 1974, p. 163 [138] ; trad. franç., S. Bachelard, Paris, 5^e 2002, p. 211.

4. Cf. Archives Husserl : Ms. transcr. A I 42, p. 14 ; cité par I. Kern, *Husserl und Kant*, *op. cit.*, p. 388.

5. « Urteil und Urteilen » (1912), art. cité, p. 243.

6. Cf. Archives Rickert : Heid. Hs. 2740/114, feuillet portant le n° II/50.

nant, on peut se demander ce qui différencie à nouveau ces deux modes de compréhension, sinon justement l'orientation *axiologique* du premier. Le logicien formule des propositions sur des propositions, donc soumet les propositions de premier degré à une évaluation de leur « valeur de vérité ». Ses propositions sont des propositions de second degré, du type : « La proposition “S est *p*” est vraie »¹.

Par ailleurs (*b*), si Rickert souligne le caractère axiologique ou « évaluatif » des actes logiques, il reconnaît également leur caractère « positionnel » ou « thétique ». Sans doute, Husserl a raison de dire que le logicien, comme tout scientifique, commence par poser l'existence de son objet – en l'occurrence, l'existence de significations idéales, qui sont par définition indépendantes des processus psychiques qui les visent. Mais ce caractère « thétique » me semble finalement pleinement reconnu par Rickert, comme cela apparaît sans doute de la façon la plus claire dans le traité de 1930, *Die Logik des Prädikats und das Problem der Ontologie*. Toute pensée possède un corrélat objectif qui est « posé » selon un certain mode d'être – « position » qui est assumée, sur le plan syntactique, par un « prédicat originaire » présupposé par toute prédication secondaire. Simplement, il faut à nouveau distinguer de la façon la plus rigoureuse l'être-idéal présupposé par les propositions du mathématicien de l'être-valide présupposé par les propositions du logicien. Par exemple, on dira que la proposition mathématique « Trois est un nombre impair » présuppose le prédicat « existant idéal », alors qu'une proposition comme « La proposition “S est *p*” est vraie » présuppose le prédicat « valante » (*geltend*)².

Enfin (*c*), un dernier trait caractéristique de la conception rickertienne est certainement l'inscription de l'attitude logique dans le cadre plus vaste de la « culture ». L'attitude logique se définit par sa place dans l'ensemble des oppositions axiologiques en fonction desquelles s'oriente l'activité humaine. En ce sens, la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* n'est pas de prime abord limitée à la logique. Il y a évidemment des propositions qui ont un sens en dehors de la sphère théorique des sciences. Plus exactement, dans les termes de la « logique du prédicat », on doit dire que le prédicat « valant » n'est pas restreint au domaine logique, mais qu'il y a aussi une validité éthique, esthétique, etc., si bien qu'une proposition du type « L'Hermès de Praxitèle est beau » présuppose elle aussi le prédicat « valant »³. Il est d'ailleurs significatif que Rickert, dans ses cours, introduise la distinction entre sens et signification, non pas à l'aide d'exemples tirés des sciences, mais à l'aide d'exemples

1. Il faudrait évidemment consacrer une étude séparée à ce point, en examinant en détail chez Husserl (notamment dans *Erfahrung und Urteil*) tout ce qui relève peu ou prou d'une telle conception axiologique.

2. H. Rickert, *Die Logik des Prädikats und das Problem der Ontologie*, Tübingen, 1930, p. 84-89.

3. *Ibid.* Pour de plus amples précisions sur le fondement systématique de cette « logique du prédicat », cf. mon étude « L'ontologie critique de Heinrich Rickert », dans *Philosophie*, 87 (2005), p. 39-58.

tirés de la poésie. Le mot « lune » (*Mond*), lit-on dans les *Löse Blätter*, possède comme tel une signification qui est encore « indéterminée », et il est susceptible de recevoir un sens principalement différent selon qu'il est enchâssé dans telle ou telle proposition, par exemple dans la phrase de Shakespeare extraite du *Marchand de Venise* (je cite la traduction allemande) : « Wie süß das Mondlicht auf dem Hügel schläft », ou dans les vers tirés du *Faust* de Goethe : « Wie traurig steigt die unvollkommne Scheibe / des roten Mondes mit später Glut heran »¹. Dans ce qui apparaît, rétrospectivement, comme une préfiguration de la *Bedeutsamkeit* heideggérienne, Rickert ajoute que le mot « lune », dans ces propositions, n'est plus pris isolément, mais que « c'est tout un monde (*Welt*) qui semble à présent lié à lui »². Rickert n'insiste toutefois pas sur ce concept de « monde », mais qualifie la différence entre le mot isolé et la proposition à l'aide des oppositions entre *Bedeutung überhaupt* et *spezifische Bedeutung* ou entre *Wortbedeutung* et *Satzbedeutung*. Ces expressions cherchent à rendre compte de ce que l'on appellerait, phénoménologiquement parlant, le « mode d'apparaître » qui est propre – respectivement – aux mots isolés et aux propositions. C'est cette distinction qu'exprime aussi la différence, certes terminologique (Rickert le reconnaît volontiers dans ses notes) mais néanmoins *fondée*, entre « l'idéalité des significations » et « la validité du sens ».

Cela étant dit, la conception rickertienne, quels que soient les avantages qu'elle peut présenter, n'est pas pour autant exempte de difficultés. Je me contenterai, pour finir, d'en mentionner une. À suivre Rickert, le « matériau » auquel est confronté le logicien n'est en principe pas différent de celui auquel a affaire, par exemple, le poète. Bien sûr, leur position respective présente des différences évidentes ; mais, d'un côté comme de l'autre, il est question de propositions, et plus exactement du *sens* des propositions. Ce qui confère à ce « matériau » ou à ce sens son caractère proprement logique ou proprement esthétique, c'est son évaluation à l'aune des valeurs logiques (vrai-faux) ou des valeurs esthétiques (beau-laid). Et il en va de même, manifestement, pour tous les domaines axiologiques qui forment la « culture » (éthique, religion, etc.). Or cette manière de voir soulève une importante difficulté, qui est notamment à l'origine, me semble-t-il, de l'orientation

1. Archives Rickert : Heid. Hs. 2740/114, feuillet portant le n° II/47.

2. *Ibid.* La filiation Rickert-Heidegger sur la question du sens devra faire l'objet d'une autre étude. Elle est en tout cas corroborée par les manuscrits inédits des cours de Rickert prononcés à Fribourg-en-Brisgau entre 1912 et 1915 (en particulier le cours de *Logik* de 1913). Cette filiation n'empêche bien sûr pas les « sémantiques » rickertienne et heideggérienne d'avoir évolué dans une direction divergente, avec des conséquences importantes. Cf. sur ce dernier point Ch. Krijnen, « Fundamentalontologische oder geltungsfunktionale Bestimmung von Sinn und Wert? Heidegger und der Neukantianismus », dans P.-U. Merz-Benz et U. Renz, *Ethik oder Ästhetik? Zur Aktualität der neukantianischen Kulturphilosophie*, Würzburg, 2004, p. 87-114. Par ailleurs, l'analyse rickertienne de la poésie évoque rétrospectivement l'étude d'Ingarden, qui critique lui aussi la thèse husserlienne de l'idéalité en montrant qu'elle échoue à rendre compte de la formation d'une œuvre littéraire. Cf. R. Ingarden, *Das literarische Kunstwerk*, Tübingen, 1972.

« objectiviste » de Lask. La question qui se pose, effectivement, est de savoir si la teneur logique ou esthétique du sens doit seulement être mise au compte d'une « évaluation subjective », qui semble comme telle toujours secondaire, ou si elle appartient au contraire d'emblée à la « chose même », à l'objet sur lequel l'évaluation subjective devrait se régler. Ce problème n'a évidemment pas à être traité ici.

Arnaud DEWALQUE,
Chargé de recherches du FRS-FNRS,
Université de Liège.